



AUTREMENT DIT

PORTRAIT

ANAËLE ABESCAT Victime d'une attaque terroriste dans laquelle son père a trouvé la mort en 2007 en Arabie saoudite, cette étudiante en relations internationales témoigne pour que cesse la haine

Au-delà du drame

Un « projet de famille ». C'est en ces termes qu'Anaële Abescat évoque le départ de sa famille en 2005, du village de Fayence dans le Var, pour Riyad en Arabie saoudite. Son père est professeur et une place se libère à l'école française. « On aimait voyager, on voulait découvrir autre chose que la vie dans un petit village de campagne, dit-elle dans un large sourire, basculant ses épais cheveux noirs d'une épaule à l'autre. Malgré ce qui s'y est passé, je ne regrette pas d'y être allée. »

À l'époque, Anaële a 10 ans. Elle se souvient des tanks devant l'école, des commerces qui ferment durant les prières, des femmes voilées qui ne peuvent pas conduire. Mais elle insiste surtout sur la liberté dont elle et son frère bénéficiaient dans le camp sécurisé où vivaient les expatriés, « une sorte de Club Med » où elle côtoyait des amis « libanais, ivoiriens, belges et français ». « Cela m'a ouvert l'esprit. Mes parents étaient en totale confiance, on faisait ce qu'on voulait dans le camp, on était en sécurité », dit-elle, avant de s'assombrir.

Car ce monde s'écroule lors d'un voyage dans le désert, durant les

vacances de février 2007. Alors que sa famille pique-nique avec des amis, à l'ombre des voitures, un véhicule inconnu s'approche, dessine un cercle autour du petit groupe puis s'arrête. Deux hommes en descendant, kalachnikov en main. « Moi je n'ai pas compris tout de suite, mon père, si », se remémore la jeune femme de 18 ans, lovée dans un canapé en cuir rouge, les mains serrées autour d'une tasse de thé. « Il a crié : "Cachez-vous, cachez-vous." Je me suis jetée sous une voiture. Je ne sais pas comment j'ai fait pour survivre. »

Couchée au sol, l'enfant voit les balles fuser dans le sable, puis la voiture des agresseurs s'éloigner. « Je ne sais pas combien de temps je suis restée là. Ça m'a paru tellement long. Pour moi, ils étaient tous morts. Puis j'ai vu ma mère se relever et je me suis dit : "Ah, c'est bon en fait, ils sont tous vivants, ils ont tiré pour nous faire peur." » Un espoir foudroyant aussitôt déçu. Quand elle se relève, elle voit son père allongé sur le sol, les « yeux dans le vide ». Ce jour-là, l'attentat fait trois morts, auquel s'ajoute un quatrième dans



la nuit suivante : Romain, 17 ans, le fils d'un des amis, victime d'une hémorragie interne. « Cela a été un deuxième coup, explique Anaële Abescat, émue. Quand j'ai eu 17 ans l'an dernier, ça a été difficile. »

« Je me dis que si un jeune de mon âge, tenté par le terrorisme ou l'extrémisme, entend mon histoire, peut-être qu'il ne basculera pas dans la haine. »

Après l'attentat, vient le temps des interrogatoires des policiers et des séances de psychothérapie. « On ne peut pas dire que la vie reprend, jamais », confie-t-elle, mère en évoquant la foule des journalistes venus « accueillir » sa famille à l'aéroport. « Il y avait à peine cinq mètres entre la sortie et notre voiture, mais ça a été un moment choquant. » Le retour à Fayence, s'il permet de retrouver la maison et les amis, constitue aussi une épreuve. « Au collège, tout le monde savait qui on était, on nous regardait, nous étions la cible. La pitié des gens, c'est inévitable, mais il n'y a rien de pire. »

Aujourd'hui encore, Anaële Abescat s'interroge sur ce « statut si particulier de victime ». « Il ne faut pas trop s'y complaire pour aller de l'avant », affirme-t-elle. Et, en même temps, elle estime « devoir témoigner », comme elle le fera demain, à l'occasion d'un colloque co-organisé par l'Association française des victimes du terrorisme (1). « Je me dis que si un jeune de mon âge, tenté par le terrorisme ou l'extrémisme, entend mon histoire, peut-être qu'il ne basculera pas dans la haine. »

En janvier dernier, Anaële est retournée en Arabie saoudite pour le procès des meurtriers de son père. Dans le box, ils étaient « 23 ou 24 hommes », tous impliqués dans l'attentat. Les deux principaux protagonistes ont été condamnés à la peine de mort. À l'évocation du verdict, Anaële se crispe. « À part la certitude qu'il n'y aura pas d'autres victimes, ces condamnations n'apportent rien, au contraire, observe-t-elle, calmement. La mort n'est pas une punition, elle ne fait qu'alimenter la haine. J'aurais aimé comprendre comment ils en sont arrivés là, ce qu'ils ont vécu et comment on aurait pu éviter ça. Moi j'ai quitté très tôt le chemin de la haine. »

FLORE THOMASSET

(1) À l'École militaire (Paris), à 19 h 30.
RENSEIGNEMENTS : www.afvt.org



SA MOTIVATION

« *Changer les choses* » avec des jeunes victimes du monde entier

Étudiante à l'Institut national des langues et civilisations orientales, où elle suit des cours d'arabe et de relations internationales, Anaële Abescat envisage de devenir diplomate, pour « *changer les choses* ». « *Ce n'est pas directement l'attentat qui m'y a conduit, mais ce que j'ai vécu après* », explique la jeune femme, évoquant le projet « Common Bond » qui réunit chaque année des centaines de jeunes du monde entier victimes, directes ou indirectes, d'attentats. Entre la thérapie de groupe et le camp de vacances, il s'agit d'aborder les drames personnels avec un regard positif. « *On parle de nos drames, des personnes perdues, de ce qu'on pense du terrorisme, mais toujours de façon constructive, tournée vers la paix. Ces stages m'ont transformée.* »

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

AFVT

Anaële Abescat (au centre), lors d'une conférence avec Jean-Louis Normandin (à sa droite) dans un lycée.